

IDENTITÉS FRANÇAISES

© Libella, Paris, 2017

ISBN: 978-2-7529-1120-9

BRICE MATTHIEUSSENT

IDENTITÉS
FRANÇAISES

roman

PHÉBUS
LITTÉRATURE FRANÇAISE

In memoriam François Lagarde
(1949-2017)

« Je suis dévoré de comparaisons comme on l'est
de poux. »

GUSTAVE FLAUBERT, *Correspondance*

« Contre la prison des systèmes et des identités,
sois fragile, ambigu, incertain, intuitif : archipé-
lique. »

ÉDOUARD GLISSANT,
Introduction à une poétique du divers



Les Énergés de Jumièges d'Évariste-Vital Luminais
(eau-forte d'Eugène Gaujean). © MuCEM

I

Les énervés

Alors voilà, dit Pataquès en posant sa caisse à outils. On y est. Il frotte une de ses chaussures, se redresse. La clim te manque?

Non, mais...

Quoi?

Je ne sais pas. Je trouve ça louche.

On arrive à peine et tu trouves ça louche.

Je ne suis pas tranquille. Il fait noir. Je n'entends rien. Sauf nos deux voix. Les mains sur les hanches, il pivote sur lui-même, lève la tête, marmonne: Je m'en moque de la clim. Bien que par cette chaleur...

Elle est peut-être en panne, suggère Pataquès. Ou alors ils l'arrêtent pour la nuit.

Je me demande ce qu'on fait ici, pourquoi on a accepté.

C'est trop tard, Riboul. Au fait, ça ne t'ennuie pas que je t'appelle Riboul? Depuis que je te connais, le *dingue* de ton nom me fait tiquer.

Mes proches m'ont toujours appelé Ribouldingue. À la rigueur Dingo. Prête-moi dix boules, Dingo. Donne-moi la clef de douze, Dingo. C'était quand mes frères et moi gonflions le moteur de notre voiture. Même mon père disait: Va m'acheter un paquet de gauloises bleues bout filtre, Dingo, et ne traîne pas! Mais Riboul... Personne ne m'a jamais appelé Riboul. C'est comme si j'avais surnommé mes deux

défunts amis Croqui et Filo. Jamais ça ne m'a effleuré. J'ai toujours pris le temps de les appeler Croquignol et Filochard. Et eux m'appelaient Ribouldingue. Ce n'était pas comme aujourd'hui, où l'on n'a plus le temps de rien, il faut sans cesse se presser, faire ci, parer à ça : Dépêche-toi ! Active-toi ! On ne va pas y passer la nuit !

C'est moi que tu houspilles ? proteste Pataquès. Tu trouves que je ne vais pas assez vite ? Alors que tu lambines et pérores ?

Simplex exemples du temps qu'on n'a plus pour oublier le temps, faire une pause, partager un bon moment.

Je peux donc t'appeler Riboul ?

Appelle-moi comme tu veux. À une seule condition : que je t'appelle Patak. Avec un *k*, comme dans Rascar Capak, la momie des *7 boules de cristal*.

Tu fais erreur. Rascar Capac s'écrit avec un *c*, pas un *k* à la fin de Capac, ni ailleurs. J'en suis certain : Rascar Capac, la momie rapportée du Pérou par les archéologues français ensuite plongés en catalepsie.

Alors, Patak comme dans Haddock ?

Ça me va.

Chacun reste plongé dans ses pensées, comme si l'autre n'existait pas.

De quoi parlait-on ? demande Pataquès.

Je disais qu'on n'aurait peut-être pas dû accepter, quand tu as décidé, je ne sais pourquoi, de m'appeler Riboul. Tu aurais envie que je t'appelle Bill ?

Pourquoi ? Je m'appelle Pataquès, Patak si tu préfères. Pas Bill.

À cause de Bill et Boule.

On dit Boule et Bill, pas Bill et Boule.

Esprit vétilleux...

Vétilleux ? s'étonne Pataquès en fronçant les sourcils : il ne connaît pas ce mot, ne l'a jamais entendu, appréhende son sens, redoute une humiliation.

Oui, vétilleux : tatillon, à cheval sur l'orthodoxie, coupeur de cheveux en quatre.

On dit Boule et Bill, insiste Pataquès, pas Bill et Boule.

Tu m'...

S'il te plaît, pas d'insultes entre nous.

Je ne sais ce qui me retient de... s'écrie Ribouldingue en levant la main.

Eh bien retiens-toi. Et baisse d'un ton. On pourrait nous entendre.

Qui donc ?

Il y a peut-être des micros cachés.

On vient de débrancher les systèmes de sécurité. Tu as oublié ?

Non, mais on ne sait jamais.

Si, on sait, aboie Riboul.

D'accord, capitule l'autre, effrayé par cette colère sèche.

Ce que je sais aussi, c'est que je ne suis pas à l'aise. Je trouve ça louche

Ah, tu ne vas pas recommencer !

On a sûrement coupé la clim avec les caméras. Il fait une chaleur...

Il sort de sa poche un grand mouchoir à carreaux, dont il s'essuie le front puis le cou.

On s'y met ? suggère Pataquès en ouvrant la caisse à outils posée à ses pieds.

Une dernière chose. Je me demande si je peux t'en parler.

Alors ne dis rien.

Tandis que Pataquès cherche on ne sait quoi dans la caisse, son comparse hésite, tortille son mouchoir, se lance :

Voilà, j'ai décidé...

Puis se tait.

Tu as décidé quoi ?

Je renonce à mes dingueries. Les quatre cents coups, les courses-poursuites, les fusillades, les trahisons écœurantes

ou les ralliements inespérés, toutes ces folies sont bien finies, surtout depuis la disparition de mes deux amis, lâchement assassinés...

Quel mélo...

Tu ne peux pas comprendre. Sans eux, plus rien n'est pareil. C'est dit, je me range, je n'ai plus l'âge ni le courage. Tu peux ôter le *dingue* de mon nom et m'appeler Riboul. J'y vois un changement de cap, un nouveau programme de vie. Même amputé de la moitié de mon patronyme, je me sens toujours entier.

À la bonne heure! s'esclaffe Pataquès en replongeant la tête dans sa caisse. Il agite des outils, à la recherche d'on ne sait quoi. Tu as d'autres décisions cruciales à m'annoncer?

Je te croyais mon ami. Comme on peut se tromper. J'ai beau vieillir, chaque fois je n'en reviens pas. C'est déception sur déception. Il ajoute d'un air malin: Affres sur affres.

Affres? s'enquiert l'autre méfiant.

La douleur, la souffrance, ignare sans cœur. Bon, dit Ribouldingue soudain guilleret. Si l'on s'activait?

Il fait un noir de poix.

Tu as raison, on n'y voit rien! Il regarde autour de lui comme s'il remarquait pour la première fois l'obscurité où ils baignent depuis le début. Une seconde, j'allume ma lampe.

Il la sort de la besace qu'il porte en bandoulière, appuie sur le bouton, dirige le faisceau lumineux vers la caisse à outils et les mains qui y fourragent.

C'est mieux, non?

Pataquès trouve enfin ce qu'il cherchait: une lampe électrique en tous points semblable au modèle de Ribouldingue. Il l'allume et la braque sur celui-ci.

On découvre un grand gaillard coiffé d'une casquette plate comme une limande, d'où dépassent des mèches de cheveux roux encadrant un visage rond et jovial, des yeux

bleu pâle qui clignent dans la lumière, un nez en trompette, des favoris fournis dont la pointe inférieure rejoint sur la joue une épaisse moustache au-dessus de lèvres charnues et d'un menton en galoche. L'hercule décati – il a jadis travaillé comme athlète de foire lors de sa période circassienne, avant de renoncer au sable de la piste pour entamer avec ses deux complices une carrière de cambrioleur de coffres-forts – porte un T-shirt vert olive et un jean râpé au-dessus d'Adidas dont les bandes orange brillent dans la pénombre, tels trois vers luisants dressés à quarante-cinq degrés au ras du sol.

Ah, dit Pataquès, enfin je te reconnais. Je commençais à me demander si c'était bien toi qui parlais dans le noir.

Qui croyais-tu entendre ? Un inconnu ? Un concurrent ?

Regarde autour de toi au lieu de t'énerver. Toi qui as étudié l'art et ses chefs-d'œuvre, tu vas être comblé... Regarde et admire.

Ribouldingue dirige sa lampe sur Pataquès.

C'est un petit rond-de-cuir datant de l'immédiat après-guerre, un homme gris d'âge indéterminé, peut-être la cinquantaine. Il a des yeux chafouins d'une couleur indécise, qu'il plisse dans le faisceau lumineux, mais sans broncher ni se départir de cette expression neutre et détachée qu'il arbore depuis la naissance ou qu'il a cultivée avec application et succès pour jouer les passe-muraille, se fondre dans le décor, laisser aux gens qu'il croise l'impression d'avoir tout au plus entraperçu un fantôme diaphane attardé en plein jour, un bureaucrate anachronique égaré dans une époque postérieure à celle dont il s'est échappé. Il porte un costume sombre et fatigué, une chemise pâle délavée, une large cravate vieillotte maintenue en place par une épingle en métal piquée de rouille, des chaussures à lacets dont on ne saurait dire dans quelle décennie elles ont été neuves, et même si elles ont un jour eu cet aspect rutilant sorti d'usine, puis de la boîte en carton et du papier pelucheux, tant le

cuir semble de toute éternité craquelé, usé, patiné. Pataqués évoque une relique anonyme, le vestige d'une ère révolue.

Arrête, Riboul, dit-il. Tu m'éblouis.

L'autre fait pivoter sa lampe vers le mur le plus proche. Venise!

Je t'ai prévenu : prépare-toi à un beau voyage. Tu ne m'as pas cru. Tu ne me crois jamais. Après mon rendez-vous avec le commanditaire, quand on s'est retrouvés dans ton café préféré, *La Pleine Lune*, et que j'ai évoqué notre éventuelle collaboration, tu as aussitôt réclamé une autre bière. Tu l'as bue et m'as dit : Je t'écoute.

Là, dit Ribouldingue, le pont des Soupirs, entre le palais des Doges et les Plombs, la prison quasi mitoyenne, face à l'entonnoir du Grand Canal, où la vase s'évase. Le Capitole et la roche Tarpéienne. La gloire jouxtant la déchéance ; la richesse et la misère où l'on coule à pic : toute ma vie...

Une affaire peu commune, t'ai-je répondu après avoir commandé un verre de bourgogne.

Tous les bateaux visibles derrière les barreaux des Plombs, le *Bucentaure*, les gondoles d'apparat, la pourpre et l'or, la basilique San Giorgio Maggiore, mais des geôles infestées de rongeurs, aux murs couverts de moisissure, suintant d'humidité, surtout l'hiver. Et puis des gardiens rébarbatifs, une literie douteuse, une cuisine infecte.

Je t'ai promis de te faire voyager. En images. C'est mieux que rien, non?

Du rat ou du chat en civet, à la broche, en ragoût... Jamais de fruits ni de légumes. Les dents qui tombent, puis les ongles. La peau qui desquame, les pieds qui pèlent...

Tu ne disais toujours rien. Tu as demandé une troisième bière, puis salué une fille qui entrait dans la salle. Ensuite, tu t'es levé pour la rejoindre, tu te souviens? Tu m'as laissé devant mon verre, planté là comme si je n'existais plus.

Voir ça, même en peinture, me fait froid dans le dos.

À ton avis, étais-je heureux de me retrouver seul ? Dans la fumée bleuâtre du bar, je te voyais faire les yeux doux à cette fille pendant que les haut-parleurs beuglaient. Crois-tu que j'étais venu dans ce but ?

Elle s'appelait Anna. Elle a étudié l'histoire de l'art, comme moi sur le tard. Avec une prédilection pour la peinture vénitienne du dix-huitième. Chez elle, il y avait un prie-dieu en chêne verni, le velours rouge fixé par des clous de tapissier en cuivre pour les genoux et les coudes, je me rappelle très bien, elle s'agenouillait dessus pour faire l'amour. Ribouldingue regarde dans le vague, perdu dans ses remémorations : De longs cheveux très fins, d'un blond tirant sur le roux. Je suis allé là-bas avec elle pour voir de la peinture, toutes ces églises remplies de chefs-d'œuvre et de prie-dieu qui nous faisaient penser, l'un comme l'autre, à la chose. Alors nous rejoignons notre chambre d'hôtel, puis ressortions admirer les tableaux dans les églises, où la vue d'un seul prie-dieu suffisait à nous ramener au lit, et ainsi de suite, pendant une semaine d'allers-retours doublement voluptueux.

Tu as fini ?

Le soir de mon rendez-vous avec toi, j'ai retrouvé Anna au bar. Je ne l'avais pas vue depuis longtemps, notre voyage à Venise remontait à des années. Je lui offre un gin-fizz, sa boisson préférée. Elle a les cils qui papillotent ; sans même m'approcher je sens presque leur infime courant d'air sur mes joues, mais surtout son genou contre ma cuisse, sa main sur mon pantalon. Alors, entre deux émois, tu me reviens en mémoire, je me rappelle notre rendez-vous, l'affaire dont tu veux m'entretenir, mon besoin d'argent. Je renonce à la lubricité et rejoins notre table. Tu vois que je suis un homme sérieux, sur qui l'on peut compter.

Ribouldingue fait quelques pas le long du mur, balaie une autre toile dans le faisceau lumineux, puis se fige.

Quoi encore ? s'agace Pataquès.

Pour toi, esprit vétilleux, ce n'est qu'un tas de couleurs jetées sur la toile. Mais pour nous, ce fut un moment de grâce, l'apogée de notre voyage, en tout cas de son versant pictural : *Le Pêché originel* de Jacopo Robusti, dit le Tintoret. Peint vers 1550. Anna ressemblait à l'Ève du tableau, qui tend la pomme à Adam, lequel n'en veut pas. Regarde, au fond à droite, le couple minuscule qui s'enfuit du jardin d'Éden, poursuivi par un ange flamboyant. Fuir, c'est toute ma vie, mon destin. La plupart des gens fuient leur destin, mais mon destin consiste à fuir. Je peux tout fuir sauf lui. Aujourd'hui j'en ai assez de m'esquiver, assez des cavales et de toute cette frénésie. Chapitre clos, affaire classée, destin annulé. Voir le couple fondateur chassé du paradis à cause d'une pomme me donne la chair de poule. Désormais, avec ou sans Anna, je m'intéresse à la peinture, la grande, et quand je voyage c'est pour en contempler. Là-bas, nous avons longuement admiré ce tableau aux tons livides, orangeux, comme si la lueur froide d'un éclair nimbait les deux corps nus. C'était au musée de l'Académie, l'*Accademia di Venezia*, ajoute-t-il en agitant la main, provoquant ainsi de surprenants effets lumineux, pas ici.

C'est un faux.

Menteur ! explose Ribouldingue. Qui te l'a dit ?

Notre commanditaire, monsieur X, me l'a assuré : *Le Pêché originel* du Tintoret, que vous verrez sans doute là-bas, est un faux.

Ribouldingue s'approche du tableau monumental, large de plus de deux mètres, examine quelques détails, la cuisse éblouissante d'Ève, ses hanches voluptueuses, le rameau vert cachant le sexe, son bras potelé, la pomme encore intacte qu'au centre du tableau sa main gauche tend vers Adam, le violent recul de celui-ci, puis, à droite, très loin dans la forêt, le couple des fuyards terrifiés, comme si le temps se contractait pour inclure les deux épisodes cruciaux

du drame fondateur sous un ciel verdâtre, crépusculaire, de fin du monde.

Il se retourne vers Pataquès :

J'ai du mal à y croire. C'est superbement peint. Alors, on s'y met ?

Dois-je rire ou pleurer ? Monsieur s'extasie sur la peinture, repense à Venise, à ses émois passés et...

Pourquoi te moquer ?

Après toutes ces évocations, t'entendre suggérer qu'on se mette au travail me laisse coi.

J'ai toujours détesté travailler.

Ils ne savent que faire de leurs lampes : quand ils la dirigent vers le visage de l'autre, la lumière les aveugle et ils ne peuvent plus se parler ; s'ils l'éloignent trop, ils ne distinguent plus les traits de leur interlocuteur. Leurs mains s'agitent donc avec maladresse, alternant désagréable éblouissement et obscurité totale. Ça ne vaut rien au dialogue, qui périclite, menace de caler, reprend malgré tout :

Pourquoi détestes-tu travailler ? dit Pataquès. Tu aurais dû m'avertir, j'aurais fait appel à quelqu'un d'autre.

Je n'en sais rien, avoue Ribouldingue. Il baisse la tête vers ses Adidas, qu'il éclaire stupidement. Je n'en sais vraiment rien. Et toi, ça te plaît ?

Moi ? fait Pataquès en pointant sa main libre sur son buste comme si on lui posait une question indiscreète ou qu'on l'accusait indûment. Tu me le demandes à moi, qui contrairement à toi ai trimé toute ma vie pour joindre les deux bouts, sans gloire ni dingueries, obscurément, dans l'ombre, sans jamais me plaindre.

Qu'as-tu fait pour joindre les deux bouts ?

Je me suis démené.

Mais encore ?

Ça ne te regarde pas, Riboul. Je n'ai pas fait les quatre cents coups, moi. J'ai trimé, voilà tout.

Te voilà bien cachottier, Patak, bien vétilleux.

Tu crois que j'étais vétilleux quand je sautais de toit en toit avec ma caisse à outils, pour échapper à mes poursuivants? Essoufflé après avoir gravi plusieurs étages quatre à quatre, cavale dans des couloirs, traversé une ou deux terrasses en courant, j'arrivais soudain au bord d'un toit et pour me donner de l'élan je la balançais violemment devant moi, cette lourde caisse, pour qu'elle m'entraîne le plus loin possible au-dessus du vide séparant les immeubles, me tire le bras et parfois me l'arrache presque, pour qu'elle me tracte dans son sillage et permette à mon corps de rejoindre sain et sauf l'autre toit derrière sa masse vélocité, une fraction de seconde après elle, mes tibias, mes côtes ou ma cuisse percutant alors ses angles métalliques, m'arrachant un cri de douleur. L'espace d'un instant je perdais presque conscience, ne savais plus qui j'étais; je m'imaginai promener un gros chien en laisse, soudain happé par le molosse qui vient de humer une odeur alléchante, se rue vers elle et me tire derrière lui, tel un boulet humain. Voilà à quoi se réduisait mon identité quand mon corps atterrissait derrière ma caisse : un boulet humain.

Tu parles bien, dit Ribouldingue.

Il éteint sa lampe, celle de Pataquès erre à travers l'espace.

Tu éclaires quoi?

Rien. J'agite ma lampe pour donner de l'effet à mes propos, les rendre plus vivants, plus palpitants.

Ils vivent très bien tout seuls, tes propos, ils palpitent sans ta main, ils tracent leur chemin, très proprement ficelés comme le rôti du boucher. Il continue à voix basse, pour lui-même : Moi aussi je me sens tracté par une grosse masse qui n'est pas une caisse à outils, mais qui m'entraîne ou me pousse irrésistiblement, sans que je contrôle la direction où je suis propulsé ni la vitesse de ma trajectoire. Je suis l'obus jaillissant du canon : tant que je vole, tout va bien, je

souris d'aise, je sifflole, je fais semblant d'être immobile et serein, je baye aux corneilles, regarde le paysage défilier à mes pieds, sans même appréhender le moment inimaginable et pourtant proche où je percuterai le sol, exploserai, volerai en éclats, non, l'instant fatal de la catastrophe est repoussé très loin, mon pronostic vital est excellent, tout va pour le mieux. bercé d'illusions, je baguenaude en plein ciel, je me prélasse parmi les nuées, angelot oisif, Pégase planant, chérubin béat, je m'accoude au bar, savoure une bière, allume un cigare, roucoule avec Anna, lui pince la hanche, goûte sur ma joue la brise infime de ses cils incurvés...

Cesse de marmonner, Riboul. Tes compliments sont suspects. Je sens que tu vas me demander quelque chose.

Tu me connais mal. Quand je complimente, c'est sincère. Sauf, parfois, avec les filles. Mais toi, tu évoques un croquemort, un cadavre qu'on vient de déterrer.

Tu me cherches encore des poux, maugrée Pataquès en cessant d'agiter sa lampe tel un naufragé appelant à l'aide : il redevient balise nocturne, phare fixe.

Pas du tout, proteste Ribouldingue. Puis, l'œil vif : Si on commençait ?

Un ange passe.

Tu attends quoi ?

De me souvenir, murmure Pataquès.

Te souvenir ? Mais tu as la mémoire pleine de trous. Tiens, je me demande même si tu te rappelles quand on s'est rencontrés, l'occasion.

Tu vas voir si ma mémoire est trouée. Tu vas regretter ta question oiseuse, tes doutes déplacés, tes allusions blessantes. Le jour où l'on s'est rencontrés, je m'en souviens très bien. Tu étais blême comme la sole à l'étal du poissonnier.

Tu exagères.

Non. Tu étais blême comme la sole dans la glace pilée quand je t'ai vu avec Croquignol et Filochard faire la queue

au télésiège. Il neigeait. Tu avais un bonnet rouge sur la tête et des skis aux pieds. C'était à Noël, il y a quelques années. Tu allais prendre le télésiège pour la première fois de ta vie et tu tremblais de peur. Tu te rappelles ?

Vaguement...

Par hasard, je me suis retrouvé près de toi sur l'aire de départ. Tes amis avaient été distancés dans la queue ou bien, pour te faire une blague, ils t'ont laissé passer devant eux, te débrouiller seul. Je t'ai aidé à monter sur l'engin. Découvrant ta terreur, je t'ai rassuré.

Tu inventes.

Une fois assis sur le plastique noir déchiré, rapiécé, mal rembourré, les skis sagement posés sur les barres métalliques, on a fait connaissance. On s'est présentés. Tu m'as avoué que, contrairement à tes amis, tu faisais du ski pour la première fois et tu n'aimais pas ça. D'autant qu'il y avait du brouillard, qu'il faisait un froid piquant : les pistes étaient verglacées, calamiteuses pour un débutant. On a parlé. De tout et de rien. De la neige, du mauvais temps, de la station. Et puis, enfin, de quelque chose : tu m'as expliqué que, tous les trois, vous aviez eu une grosse rentrée d'argent et décidé de fêter l'aubaine en vous offrant des vacances aux sports d'hiver. Une première. Surtout pour toi. J'ai deviné que cette manne ne résultait pas d'activités tout à fait légales.

Nous venions de réussir une sorte d'exploit chez un magnat...

C'est moi qui raconte, l'interrompt Pataquès. De fil en aiguille, vu la longueur de la téléportation et notre intimité naissante dans la nacelle oscillante, on en vient à faire connaissance. Comme tu es hâbleur – ne proteste pas, tu es vantard, indiscret et bavard, donc incapable de garder un secret, d'ailleurs tes amis, que tu qualifies bientôt d'associés, n'auraient jamais dû te confier autant de choses, alors voilà, c'est plus fort que toi, tu me fais comprendre à demi-mot

et même plus, avec tous les mots qu'il faut, une pléthore de vocables, une avalanche verbale, sans vergogne ni ambiguïté, avec maints détails précis que tu me fournis à moi, le parfait inconnu qui pourrait très bien être le *commissaire* Pataquès, que vous envisagez d'intervenir ici même dans la station. Un coup risqué, mais l'appât du gain est irrésistible. Une riche duchesse slave qui tous les soirs joue au casino, mène grand train avec plusieurs gigolos, absorbe toutes sortes de substances et... le télésiège s'arrête. Tu n'as pas oublié, Riboul?

Si.

On se balance furieusement à quinze mètres d'une corniche rocheuse dégringolant à pic vers un torrent bouillonnant. Un vent glacé secoue la nacelle comme un ballon de plage dodelinant au sommet d'un jet d'eau. Alors, tu paniques. Entre deux hoquets terrifiés, tu m'avoues que tu as le vertige. Il faut que je te retienne, que je te serre dans mes bras pour t'empêcher de sauter dans le vide. La panne s'éternise. Devant nous, personne. Derrière, d'étranges hurlements hilares, des claquements sourds de grosses moufles contre des anoraks ou le cuir d'une autre moufle: je me retourne et avise tes deux associés qui dans la nacelle suivante rient aux larmes en te montrant de la main, pendant que toi tu es à deux doigts de vomir.

Tu exagères encore.

À ce moment-là sur le télésiège, tu n'es plus blême comme la sole, tu es vert pâle comme la courgette bouillie, une mare croupissante, la peau visqueuse du crapaud...

D'où te viennent ces comparaisons morbides?

Je n'en sais rien. Ne m'interromps pas. La nacelle brinquebale, telle une coque de noix malmenée par...

Cesse tes comparaisons déplacées.

Et toi, laisse-moi parler. *Donc*, la nacelle brinquebale dans la tempête, le vent mugit et transforme les câbles du télésiège

en cordes hurlantes d'une gigantesque harpe éolienne ; derrière nous tes amis s'esclaffent, mais tu es si décomposé que tu ne peux même pas crier. Je te serre contre moi pour t'empêcher de sauter, je te sauve la vie.

Comme tu y vas...

D'ailleurs, tes associés cessent bientôt de rire, ils mesurent la gravité de la situation. Ils t'encouragent même : Tiens bon, Ribouldingue ! Ça va aller ! Mais ton état empire : tu es dans les *affres*. Tu vois, j'apprends vite. Tu grelottes, tu gémis, tu trembles de tous tes membres. Je ne te l'ai jamais dit, mais de mon côté je me demande comment je vais faire pour tenir, te tenir, te retenir. Tu es une sorte de colosse, moi plutôt fluet. Au moment où je sens mes muscles se tétaniser et toi prêt à tomber, le télésiège repart avec un à-coup et ce sifflement du câble porteur qui rappelle le chuintement des pneus sur l'asphalte mouillé. Des hourras éclatent dans notre dos. Tes amis te félicitent bruyamment. Tu te détends un peu, moi aussi. Tu me remercies de t'avoir sauvé la vie ; moins avare alors qu'aujourd'hui, tu n'as pas craint de l'affirmer. Bientôt soudés par une confiance nouvelle, nous reprenons notre conversation. Il reste du chemin avant l'arrivée. Le vent tombe, la neige aussi. Dru. Des flocons dodus, gros comme des pièces de monnaie. D'un pylône on ne distingue pas le suivant. Ni le sol, qui peut être à deux mètres sous nos skis, à dix, à cent, ou encore introuvable. Pour se tenir chaud mais aussi se rassurer, on bavarde, on se confie : les confidences engendrant la confiance, naît l'amitié. Néanmoins, quand tu me demandes ce que je fais dans le civil, j'élude prudemment. Dès que tu reviens à la charge, je réponds : Je suis dans les affaires. Alors, tu comprends sans doute que tu as en face de toi, ou plutôt à côté de toi, non pas un commissaire de police, ainsi que tu aurais dû l'envisager, mais un confrère. Sans hésiter tu me reparles de la riche duchesse, tu reprends là où l'arrêt brutal

du télésiège et ton malaise subséquent t'avaient empêché de développer. Toi déjà bavard, tu deviens prolix, intarissable, les mots se bousculent dans ta bouche comme si tu voulais ainsi me remercier de t'avoir sauvé.

Tu brodes.

Bien avant l'arrivée de notre banquette au dernier pylône, je sais que vous convoitez ses bijoux, qu'ils dorment chaque nuit dans le coffre de sa chambre d'hôtel, que tu as des doigts de fée autour des molettes des coffres-forts et que tes équipiers assurent plutôt et dans l'ordre la stratégie, le *modus operandi*, les travaux d'approche, puis le plan d'évacuation, la fuite et la vente de la marchandise. Quand je t'aide à descendre du télésiège, tu perds tes skis et t'écroules, tu as de la neige plein la bouche, les narines, les yeux, tu injurieras la terre entière, mais surtout Croquignol et Filochard dès que leurs planches touchent le plan incliné et qu'ils viennent percuter ta montagne de chair pour s'y encastrer. Ensuite, on descend tant bien que mal la piste verglacée, toi pestant à chaque chute contre la neige qui se glisse dans tes vêtements, puis on se retrouve tous les quatre autour d'un grand pichet de sangria, au coin du feu, dans une taverne moyen-âgeuse aux murs couverts de rondins mal équarris. Tu te rappelles, Riboul ?

Quel bonheur après avoir risqué de me rompre le cou sur cette patinoire pentue et bosselée ! Je n'ai plus jamais pratiqué les sports d'hiver. Je préfère la sangria au coin du feu. Au fait, tu n'as rien apporté dans ta caisse ?

Non. Je ne bois jamais au travail. Et toi, dans ta besace ?

Rien.

Tant mieux. Où en étais-je ?

La sangria, le feu dans la cheminée. Nous quatre devisant.

Mon séjour à la neige se terminait le lendemain. J'étais attendu ailleurs. Je vous ai donc laissés à votre affaire. Tout s'est bien passé ?

La duchesse et son amant dormaient à poings fermés quand on est entrés dans la chambre. Avant de faire pivoter le tableau sur le mur, je n'ai pas pu m'empêcher de l'examiner à la lueur de ma lampe électrique – la même, je le remarque, que celle qu'on tient tous les deux. Le tableau lourdement encadré de bois moulé recouvert de feuilles d'or représentait un paysage romantique avec lac au coucher du soleil, forêts d'un vert profond, cimes enneigées qui...

Abrège.

... rosissaient dans la lumière rasante du soir. Bref, l'exact contraire de l'usine à ski où se trouvait cette image : la nature sauvage avant l'arrivée des hordes humaines et de l'écheveau mécanique des tire-fesses, télésièges et autres téléphériques. Je fais donc pivoter l'ensemble, me frotte les mains pour activer la circulation, puis tourne doucement la molette du coffre en gardant l'oreille collée contre la plaque de métal noir, à l'affût du moindre déclic. Enfin le coffre s'ouvre, on se penche à l'intérieur, mais dedans, rien. Fiasco absolu. Imagine notre déception, notre colère. Avant de repartir bredouille, je jette un ultime coup d'œil au lit. La beauté endormie a rejeté son drap pendant qu'on avait le dos tourné : elle dort nue, mais parée de tous ses bijoux ! On la dépouille délicatement, sans la réveiller. Puis, pour fêter cette réussite inespérée on va festoyer et au petit jour on quitte la station.

Rondement mené, approuve Pataquès. Après un silence, il poursuit : Tu vois que je me souviens ? Que ma mémoire n'est pas trouée ?

Oui oui, acquiesce Ribouldingue distrait. Bon. On commence ? L'heure tourne. On n'a toujours rien fait.

Te voilà bien pressé.

C'est toi qui me disais tout à l'heure qu'il fallait se hâter, qu'on n'avait pas toute la nuit. Tu t'en souviens aussi ?

On a eu des différends. Il fallait en parler, les dissiper.

Pour la bonne marche des opérations. Maintenant, on peut s'y mettre.

Tu crois donc qu'on a tout réglé? Qu'entre nous il n'y a plus l'ombre d'un nuage?

Je ne sais pas de quel nuage tu parles.

À ton avis? demande Ribouldingue en rallumant sa lampe pour la braquer sur le visage de l'autre, qui grimace, lève la main devant les yeux, lâche d'une voix moins ferme :

J'ignore à quoi tu fais allusion.

Tu ignores... Décidément, tu as la mémoire pleine de trous. Tu veux que je te rappelle? Tu veux que j'évoque ce fameux jour? Pas celui où tu prétends m'avoir sauvé la vie sur ce télésiège où je souffrais seulement d'un léger vertige, d'une indisposition passagère; non, je parle du jour d'infamie où toi, Pataquès le vétilleux, qui croit que le diable loge dans les détails, tu es vraiment devenu le diable, non pas dans tes détails anatomiques ni vestimentaires, mais entièrement, de fond en comble, le vrai, l'authentique démon en majesté, dans sa plénitude et sa toute-puissance maléfiques, ce jour où tu as déshonoré ton nom, renié tout ce qui jusque-là faisait de toi un homme de confiance, un homme tout court, ce jour où tu as trahi tes meilleurs amis. Tu veux que je te rappelle ce jour maudit?

Pataquès baisse la tête, éteint sa lampe, joint les mains devant lui, marmonne :

Non. Je ne préférerais pas. Puis il secoue la chape de culpabilité, se reprend, déclare avec un entrain forcé : Bon, on n'est pas ici pour remuer le passé. On a une mission à accomplir. Il serait peut-être temps, non?

Tu as raison, ironise l'autre. Oublions le passé. Laissons les morts ensevelir les morts. Mais tu ne t'en tireras pas aussi facilement. Tu n'es pas en paix avec ta conscience, Pataquès. Les fantômes peuvent revenir. Tiens, regarde! Leur sara-bande vient te saluer! Leur cohorte t'invite à les rejoindre!

Il agite violemment sa lampe dont le faisceau décrit des arabesques et des zigzags fébriles à travers l'espace. Sous les yeux effarés de Pataquès, des angles, des pans de murs et de plafond, des fragments de tableaux et de cadres, des personnages hurleurs ou torturés, des cadavres disloqués, des regards chavirés, des plaies béantes et des soldats mourants, des cieux embrasés, des ruines antiques et des mers en furie jaillissent brusquement des ténèbres et y retournent aussi vite, comme si le cône de lumière en garantissait seul l'existence fugace, et que, sombrant à nouveau dans l'obscurité, ces architectures monumentales, ces corps catatoniques, suppliciés ou morts, ces paysages grandioses et bouleversés s'effaçaient aussitôt.

Le passé ne ressemble pas à ces scènes qui disparaissent dès qu'on ne les éclaire plus, dit Ribouldingue. Même invisible, il continue d'exister. On ne s'en débarrasse jamais. Durant ma période frénétique, une folie chassait l'autre, une excentricité la précédente. C'était la fuite en avant permanente, l'amnésie comme seule règle de vie. Mais ton ignominie passée résiste à l'oubli : la honte demeure gravée dans ta mémoire, incrustée en toi comme...

La comparaison ne lui vient pas. Cédant à une compulsion soudaine, Pataquès poursuit la phrase qui pourtant l'incrimine :

... comme l'ammonite dans le calcaire, la tique dans le poil du chien. Le mammoth prisonnier de la glace sibérienne. Le diamant serti dans la bague...

Ribouldingue le dévisage, stupéfait. L'autre semble dans un état second :

... la reine au cœur de la ruche. Les deux zébrures du mot *pizza*. L'incise entre les tirets. Le noyau dans la pêche, le ver dans le fruit. Les pages du livre entre les couvertures. Le jour borné des deux crépuscules. La...

Arrête ! Tu m'effraies.

Pardon, dit Pataquès confus, la tête basse et les bras

ballants. Il revient lentement à lui, se passe la main sur le visage. Je n'y peux rien, c'est plus fort que moi, avouet-il. J'adore les comparaisons, ou plutôt elles m'adorent. Elles s'emparent de moi, me vampirisent, m'infestent ; ma bouche devient leur porte-voix ou leur trop-plein. À certains moments je ne suis plus moi-même, elles me rongent tel un virus dévorant son hôte, un acide...

Ne recommence pas.

Pardon. Mais tes remémorations morbides m'ont chamboulé.

Morbides, mes remémorations ? Tragiques, oui. Un événement dramatique, qui te poursuivra comme... Il tergiverse, se mord la lèvre, continue malgré tout : ... comme l'ange chassant Adam du jardin d'Éden après le péché originel. Tu es maudit, Pataquès !

Ah, tu m'énerves à la fin avec tes imprécations. Tu as raté ta vocation, tu aurais dû faire curé.

Regarde ! s'extasie soudain Ribouldingue.

Après ses facéties lumineuses de spéléologue affolé cherchant la sortie d'une caverne qui semble s'être refermée derrière lui pour l'emprisonner entre des parois rugueuses, suintantes, boursouflées d'efflorescences calcaires, hérissées de stalagmites et de stalactites polychromes, des parois ne ressemblant nullement aux surfaces lisses, uniformément blanches et géométriques de la grande salle, il braque fermement sa lampe sur le tableau accroché devant lui.

Puis s'esclaffe :

C'est nous deux ! Le lac miroitant, le ciel pommelé de nuages violacés, la nature sauvage et calme sont presque les mêmes que dans le tableau de la station de ski, devant le coffre de la duchesse. Mais cette peinture-ci n'a rien à voir avec l'autre. Car son sujet c'est Pataquès et Ribouldingue ! Nous deux dans notre position favorite, l'allongée, la tête bien calée sur de gros coussins, le corps recouvert d'une

belle couverture orientale aux broderies multicolores : au lit après une journée bien remplie, on regarde la télévision, sauf qu'en guise de lit c'est une grosse barque en bois, un radeau flottant sur l'eau verdâtre comme...

... une mousse malsaine, enchaîne Pataquès, une fiente de pigeon, un ectoplasme bilieux, un glauque...

Arrête, Patak, tu me répugnes. Dans cette eau *vert pomme* un pan de couverture trempe. À la place de la télévision nous contemplons hébétés un petit reliquaire fleuri surmonté d'une bougie allumée dont la fumée dérivant à peine dans l'air immobile indique la faible vitesse de notre radeau. C'est moi au premier plan, moi Ribouldingue, mais au lieu d'être nickelés, mes pieds dépassant de la vaste couverture sont emballés dans des linges blancs eux-mêmes entourés, ficelés par des lanières de cuir. Quant à tes pieds et tes jambes, Pataquès, ils sont eux aussi invisibles, cachés derrière le reliquaire et sous le tissu bigarré qui recouvre ton corps jusqu'à la taille, mais je ne doute pas que les mêmes linges et lanières les bandent. Ce tableau, je le connais : *Les Énervés de Jumièges*, peint en 1880 par Évariste-Vital Luminais, peintre pompier, célèbre de son vivant pour ses tableaux historiques ou mythologiques, très vite tombés dans l'oubli, hormis cette toile mystérieuse et fascinante. Alors, énervés, nous deux ? Parfois, mais pas toujours. Depuis la fin de mes frasques, j'apprécie le calme, les musées, la contemplation désintéressée, la beauté non ternie par l'appât du lucre.

Les deux jeunes hommes du tableau, poursuit-il, sont tout sauf énervés. Plutôt apathiques. Démoralisés, sans énergie. Pourtant, ils sont bel et bien énervés, mais dans un autre sens : on leur a brûlé les nerfs des jambes, ou coupé les tendons, les versions diffèrent. Pourquoi ? Ce sont les fils du roi Clovis qui au septième siècle de notre ère auraient profité de l'absence de leur père parti en Terre sainte pour prendre le pouvoir. À son retour, Clovis met en déroute l'armée

des fils rebelles, puis veut les exécuter ; les supplications de leur mère convainquent néanmoins le monarque furieux de leur laisser la vie sauve et, au lieu de les tuer, de les faire « énerver ». Ce n'est sans doute pas un épisode très glorieux de l'histoire de France, on est loin des actions héroïques et des victoires guerrières, des sacres en grande pompe et des serments révolutionnaires, des exploits mémorables et de ces résistances acharnées fondant une prétendue identité française – mais à chacun son récit national. Luminais, quant à lui, a choisi cette désolante allégorie de l'échec, de la perte et de l'exil : deux frères déchus de leur identité royale, aux tendons coupés, toi Pataquès et moi Ribouldingue, voués à contempler la bougie qui à l'avant du radeau brille comme...

... une figure de proue, un fanal dans la nuit, l'étoile du Berger au firmament, la...

Merci, Patak. Les deux rebelles dérivent sur la Seine, depuis Paris jusqu'à Jumièges, où, contrairement à nous, ils seront recueillis par des moines compatissants en leur abbaye. Sur ce tableau, on dirait que tu reçois le juste châtimement de ta faute passée, de ton ignominie sans nom. Il y a même une légère ressemblance entre ton visage en lame de couteau et l'énervé apathique allongé au deuxième plan, son teint cireux de cadavre encore frais, ses joues creuses, ses yeux mi-clos. Oui, tu as reçu ton châtimement. Mais moi, Ribouldingue, une main alanguie frôlant l'eau saumâtre, le regard perdu dans le vague, mes pieds dénichelés et superflus, grabataire condamné à l'inaction et au remords, que fais-je dans cette galère ? Quelle faute ai-je donc commise pour mériter pareille punition, l'amputation nerveuse, l'exil au fil du fleuve puis dans une communauté monastique ?

Sa main tremble, la lumière chancelle, clignote, s'égare loin du tableau, erre un moment à travers l'espace, puis revient se poser sur les deux faces appariées.

Ce tableau me désespère.

C'est un faux.

Encore ?

Oui. L'original est à Rouen, au musée des Beaux-Arts.

Comment le sais-tu ?

Je l'ai vu la semaine dernière, quand ma sœur Hilda, qui habite Rouen, m'a traîné dans ce musée.

J'ignorais que tu avais une sœur.

Ma jumelle. Hilda aussi est dans les affaires. Elle était en repérage.

Un faux... Ribouldingue s'approche, éclaire quelques détails qu'il scrute à loisir : le faciès de Pataquès, puis celui de son prétendu sosie, aux yeux foncés et non pas bleus, aux longs cheveux raides plutôt que courts et bouclés, au visage allongé et non arrondi, glabre et non moustachu – aucune ressemblance, décidément, avec les traits du regardeur attentif mais aveuglé d'un désir enfantin, qui, niant l'évidence, refuse d'en démordre : pour lui ce sont Pataquès et Ribouldingue dérivant de concert à la grâce de dieu, ou plutôt à la merci des éléments, d'un orage, d'un tourbillon, d'un mascaret prompts à envoyer par le fond les deux renégats, leur literie, les madriers du sommier démantibulé, les coussins et les falbalas orientaux flottant un instant, leurs bandelettes dénouées sinuant entre deux eaux, minces anguilles albinos aux dents fichées dans leurs pieds blessés.

Il examine longuement la flamme oblique de la bougie, puis les pieds bandés, rendus avec un réalisme scrupuleux presque au centre du tableau comme s'ils étaient le vrai sujet de Luminais, ce peintre obscur. Plus que sur son propre visage peint, Ribouldingue s'attarde sur les pieds, peut-être parce qu'ils lui permettent d'éviter l'épineux problème de cette ressemblance entièrement imaginée. Plus il les regarde, ces pieds emmaillotés, plus il grimace et souffre. Il lâche enfin :

Mes pieds nickelés...

Quoi, tes pieds nickelés? s'étonne Pataquès haussant un sourcil.

Disparus. Massacrés. À la place, cette masse de plaies purulentes et de chair sanguinolente cachées dans une espèce de suaire lui-même ligoté de lanières. Avec ce gros orteil pitoyable qui émerge, vaguement obscène, hors des linges, comme pour montrer la fumée grise de la bougie... Tu le vois, mon orteil gauche, Patak?

Cesse de te morfondre, ce n'est qu'un tableau. Une image. Un faux, en plus.

Mais magistral! s'enflamme Ribouldingue en levant les bras. Aussitôt, le gros orteil, la bougie, la peinture tout entière rejoignent l'obscurité, tandis que d'éphémères arabesques lumineuses tracent au plafond une écriture saccadée qui disparaît sitôt apparue, ne survivant que par la persistance rétinienne, un peu comme ces étoiles mortes depuis des milliers d'années, mais dont on perçoit toujours la lumière. C'est ton commanditaire qui t'a assuré que c'était un faux?

Oui. Je ne devrais pas le dire, mais il est commissaire-priseur. Au début, le mot *commissaire* m'a effrayé. J'ai cru qu'il m'avait tendu un piège, qu'il se présentait sous le nom du « commissaire Priseur » et qu'il allait me passer les menottes, m'arrêter avant même que j'aie commencé, interrompre ce qui n'avait même pas eu le temps de s'ébaucher, faire tout avorter sur-le-champ, le tuer dans l'œuf, avant même que l'œuf ait été pondu, conçu, voire désiré, m'empêcher de me lancer, de te retrouver, de te convaincre de t'associer à moi. Devant lui, dans mon incertitude j'ai redouté que toi et moi on soit tous les deux mort-nés, ectoplasmes inachevés, projets annulés, brouillons sans suite, spectres condamnés à errer dans les limbes, comme les deux énervés dérivant sur le fleuve. Moi expulsé de l'histoire, mis au rebut avant d'avoir rien accompli, condamné à rester sur

le seuil, voué à l'inexistence, interdit de séjour avant la première phrase, refoulé de notre hypothétique récit commun avant son coup d'envoi, ce récit que je pressentais flamboyant, plein de péripéties, de rebondissements, d'émotions fortes, d'exploits inédits, de formidables joutes verbales et d'actions échevelées : face au commissaire, j'ai eu l'intuition de toutes ces merveilles à portée de main. Mais, en même temps qu'il me faisait miroiter ma naissance de personnage fabuleux dans cette histoire où j'allais prendre corps, qu'avec un peu de chance j'allais vivre avec toi, il me l'escamotait, m'en excluait, m'en exilait, me rendait au néant de l'inexistence, tel un immigrant débarquant plein d'espoir sur l'île du jugement après l'affreuse traversée, pleurant de joie en découvrant la géante au flambeau et le dédale urbain, puis subissant un bref examen médical, voyant sa candidature refusée, son nom rayé de la liste des élus admis au paradis de la vie réelle, obligé de rembarquer vers ce qu'il vient de fuir : le retour à l'embryon, la mort avant la naissance.

Et toi, Riboul, le commissaire te condamnait à rester prisonnier avec tes deux complices derrière les barreaux de ta bande dessinée. Pas question pour toi d'échapper à ces cellules où tu te démenais comme pour t'en évader. Tes aventures se limiteraient à ces gesticulations de voyou, d'éternel mauvais garçon ; jamais tu ne dépasserais le stade des beuveries, des plaies et des bosses, des coups fourrés et des combines médiocres. Voilà ce que face au commissaire j'ai redouté : pour toi la prison à perpétuité dans les cases des *Pieds Nickelés*, pour moi la relégation à vie hors de la vie, l'errance de l'âme privée de sépulture, sauf que je n'étais même pas né...

Remarquant sans doute mon désarroi, le commissaire m'a expliqué que son travail consistait à établir des prix, à estimer puis vendre des œuvres d'art aux enchères. Ses paroles m'ont rassuré. J'ai pensé que tout n'était pas perdu,

que j'allais peut-être accéder à l'existence, figurer dans un récit, partager de bons moments avec toi, et que tu allais sûrement renaître sous une nouvelle identité, te réincarner en un Ribouldingue sans dingue, Riboul affranchi des frasques, non pas sage oriental ni modèle d'équanimité, je n'en attendais pas tant, mais Riboul évadé des Plombs de la bédé, Riboul mûri, parlant en son nom propre, propulsé hors de la page dessinée vers le monde réel, défunt personnage réincarné. Devant *Les Énervés de Jumièges*, je ne me dis pas, comme toi, que c'est nous maintenant. Je sais que c'est nous *avant*, avant cette nuit où nous sommes tous deux ici : sur le radeau du tableau, toi anéanti par tes excès passés, moi n'existant pas encore, n'ayant ni forme ni personnalité, errant dans un désert aqueux, nos loques appariées suivant la flamme de la bougie comme l'âne la carotte qu'on lui tend pour le faire avancer.

Hum, fait Ribouldingue guère convaincu ni rasséréné. Tu élucubres copieusement. Un puissant ouragan fait rage sous ton crâne, Patak. Je ne pensais pas que ton entrevue avec le commissaire-priseur t'avait autant secoué. De fait, s'il t'avait arrêté, on ne serait pas ici tous les deux à deviser. On ne serait nulle part, n'est-ce pas ? Moi confiné dans ma bande dessinée, toi relégué dans l'inexistence. Je ne suis pas sûr de bien te comprendre, mais ça se tient. Autre chose, j'ai une question pour toi. À propos des *Énervés*. Pourquoi le faux Luminais ne serait-il pas au musée de Rouen, et le vrai ici ? Peux-tu me le dire ? Ce tableau-ci est une merveille. Il se trompe peut-être, ton commissaire...

C'est lui l'expert. Je te répète seulement ses paroles. À la fin de notre entretien, il m'a averti sans ambiguïté : Là où vous allez, Pataquès, il y a de nombreux faux. Le Tintoret, le Luminais, plusieurs autres toiles sont des copies. Parfois ratées, médiocres, bâclées, parfois bien exécutées, certaines témoignant d'une grande virtuosité, d'un indéniable talent,

voire d'une espèce de génie imitatif, mais ce ne sont en aucun cas les originaux. Prenez-y garde, a-t-il conclu.

Et moi, je ne suis pas expert? Je le répète, ce tableau est un chef-d'œuvre. Je m'y connais, moi aussi.

Ne t'énerve pas, dit Pataquès.

Toi non plus.

Contrairement à toi, je suis calme. Aussi calme que les deux énervés. Pataquès poursuit d'une voix caverneuse : Calme comme la mort, calme comme un ours hibernant, comme une statue dans un jardin public, comme...

Tais-toi, Patak! s'écrie Ribouldingue en braquant sa lampe sur lui. La lumière éblouissante suffit à arracher l'autre à sa transe.

Pardon, s'excuse-t-il.

Ah, enfin un peu de silence. Ça fait du bien, tu sais. Ça repose. On respire. Sans les mots, il y a tout de suite plus d'espace. C'est pour ça que j'aime la peinture. Quand plus personne ne parle, on arrête de se crispier, de s'inquiéter, de supputer, de se demander ce qu'il faut répondre ou même s'il faut répondre. On se détend, on se dilate, on s'amplifie, on redevient soi-même, mais élargi, agrandi, augmenté. Il se tait, sourit d'aise, regarde les tableaux, reprend : C'est très agréable, ce mutisme partagé, surtout quand il fait bien noir, comme ici... Le silence d'une nuit sans lune, un lac miroitant, la mer au coucher du soleil... Tu n'aimes pas le silence?

Si. Mais c'est fou ce que tu parles.

Moi? Tu m'accuses de trop parler? Alors que c'est toi, Pataquès, qui égrènes ces comparaisons assommantes! Tu devrais te faire soigner.

Tu crois que c'est facile? J'essaie de m'habituer à ma nouvelle identité: encore un peu spectre, pas tout à fait fini. J'ai parfois du mal à sentir mes jambes et mes pieds, surtout mes pieds, c'est comme si j'étais l'un de ces

amputés que leur membre fantôme démange. Pourtant, j'ai l'impression d'être en bonne voie d'achèvement : de plus en plus consistant, gagnant en épaisseur, en compacité, en crédibilité. Sans beaucoup manger, je prends du poids tous les jours, je suis de moins en moins transparent, je ne vois presque plus à travers mes mains... En fait, je me suis déjà fait soigner. Avant c'était pire : je... je m'absentais au milieu d'une conversation, d'une banale discussion comme celle-ci, je partais ailleurs, je m'exilais, je m'exaltais, mon esprit se mettait à divaguer, à battre la campagne. Je ne savais plus ce que je disais ; quelque chose ou quelqu'un parlait à ma place, en mon nom, par ma bouche, comme si j'étais une marionnette de ventriloque, je racontais des choses qui aujourd'hui me font frémir, que je ne dirais jamais en étant moi, je n'en avais pas conscience sur le moment, mais on me les a rapportées, répétées, et chaque fois j'avais honte, parce que c'était bien moi qui les disais, ces insanités. Aujourd'hui, je ne suis toujours pas complètement guéri ni entièrement moi : j'ai encore les pieds insensibles et les jambes qui me picotent.

Cesse de tourner autour du pot, Patak. C'était quoi, ces insanités ?

Eh bien voilà : ce que je disais sans que ce soit vraiment moi qui le dise, c'était comme en ce moment : d'interminables digressions, d'irrépressibles détours pour m'éviter d'aller droit au fait, des jacasseries gratuites, insensées, qui s'emparaient de moi malgré moi, qui me transformaient en moulin à paroles, moi, le plus taciturne des hommes.

Taciturne, c'est vite dit.

Si, taiseux, morose, mélancolique, tout sauf un boute-en-train, je le sais, on me l'a souvent répété, assez reproché. Mais quand ça me prenait, je devenais intarissable, et c'est à cause de mes discours-fleuves, de toutes ces incohérences que j'enchaînais, mais qui ne manquaient pas d'une certaine

logique, de charnières bien huilées me permettant de passer en douceur d'une élucubration à la suivante pour m'éviter de répondre directement à la question posée avec ce louable laconisme qui me caractérise d'habitude, c'est à cause de ces monstrueux méandres à moi imposés par une espèce de tyran malveillant qu'on s'est mis à m'appeler Pataqués.

Vraiment?

Oui, dès que j'étais sous l'influence de cet esprit néfaste, malin plutôt que taquin, je me sentais glisser doucement ou basculer brusquement dans un état second, irrésistible, qui m'attirait comme l'aimant la limaille, certains hommes la nymphomane, le vide l'acrophobe, la prison le récidiviste, le crétin les ennuis, les...

Patak! s'écrie Ribouldingue. Réveille-toi! Il agite sa lampe devant le visage de l'autre, qui se secoue :

Merci. Tu es comme un frère pour moi. Non, tu es un frère, même si tout nous oppose. Au diable les comparaisons. Je sais qu'il faut que je me soigne. Je suis à peu près guéri de ces embrouillaminis verbaux qui m'ont valu mon nom, Pataqués. Un exemple, pour que tu comprennes bien : au supermarché, quand, au moment de payer, la caissière me demandait, Carte ou liquide?, je pouvais répondre quelque chose comme, Eh bien, la carte bancaire présente d'indéniables avantages, mais aussi quelques inconvénients. En cas de perte, n'importe quel individu malintentionné peut l'utiliser pour faire ses emplettes sur Internet et même dans certains pays comme l'Italie payer ses courses avec, s'offrir des vêtements dans les magasins de luxe. D'ailleurs, les chaussures fabriquées en Italie sont souvent d'un confort exceptionnel et, même si je ne suis toujours pas certain de sentir mes pieds ni d'ailleurs mes jambes, j'ai l'impression qu'elles sont en bois, en plomb ou en ivoire, comme si j'étais un Achab doublement amputé improvisant un rythme binaire inédit sur le pont du *Péquod*, maintenant il suffit que